

Commentaire du texte « Souvenirs scolaires » de St AUGUSTIN, *Confessions*

Ce texte est extrait des *Confessions* d'Aurelianus Augustinus, appelé saint Augustin par la postérité chrétienne, qui vécut de 354 à 430 après J.C. Cette œuvre autobiographique propose un récit sélectif de sa vie jusqu'à l'époque de sa conversion (en 387 – il avait 33 ans). Il faut comprendre le titre de « confessions » dans son sens biblique, c'est-à-dire de « louange » : c'est une action de grâce d'Augustin, devenu évêque d'Hippone (Afrique du Nord), envers Dieu.

D'après le *Dictionnaire de l'Antiquité*, Augustin reçut une bonne éducation classique, notamment une formation à l'éloquence. Mais s'il se délecta avec les poètes latins, il ne réussit pas à apprendre le grec.

Le passage que nous étudions ici montre l'aspect passéiste de l'éducation que rejette totalement Augustin. Mais c'est un passéisme SANS nostalgie. Il réunit deux aspects : le souvenir heureux de l'apprentissage des lettres dans l'enfance (une sorte d'âge d'or), mais en même temps, et en opposition, la critique sévère de l'enseignement reçu (le sentiment d'une perte de valeurs).

Nous en ferons une explication linéaire (j'ai placé en regard texte latin et traduction).

La composition de cet extrait est simple : il contient une sorte d'introduction, constituée par la première phrase, puis un développement sur les études latines (lignes 2 à 15), et enfin une constatation-bilan, présentée aux lignes 16 à 19.

Commençant l'introspection (préluant à l'écriture autobiographique) ou interrogation sur soi-même, la première phrase est une question :

<i>Quid autem erat causae, cur Graecas litteras oderam, quibus puerulus imbuebar ?</i>	Mais quelle était la raison pour laquelle je détestais les études grecques dont, tout jeune, j'étais imprégné ?
--	---

Elle pose le problème dont va parler Augustin, et définit *a contrario* l'objet de l'étude, c'est-à-dire non pas ce que l'auteur aimait, mais ce qu'il rejetait. Il faut noter que le verbe *oderam* est à l'indicatif au lieu du subjonctif normalement attendu dans l'interrogation indirecte. Peut-être est-ce un moyen d'insister sur la réalité (valeur de l'indicatif) de cette aversion d'Augustin pour le grec, ou simplement une marque de latin tardif (il date du V^e siècle) ? Ces études, elles l'ont marqué depuis l'enfance ; le verbe *imbuebar*, très expressif, donne de l'enfant l'image d'une véritable « éponge » qui absorbe tout ! Par ailleurs, le diminutif *puerulus* rajeunit l'écrivain : si *puer* désigne le garçon de 7 à 17 ans, *puerulus* est sûrement antérieur à 7 ans (ou très proche), donc indique un âge tendre. Ainsi apprenons-nous que l'étude du grec commence très tôt dans le monde latinisé de l'Antiquité du Bas-Empire, y compris en Afrique où vivait Augustin. Il est étonnant, pour ses contemporains comme pour les générations suivantes, que celui-ci déteste le grec, mais il a résolu de parler sans mentir

ni rien cacher dans ses *Confessions*. Nous allons donc savoir ce qu'il aimait étudier, car ce n'était pas par incapacité intellectuelle qu'il était mauvais en grec.

Le développement est composé de deux longues phrases, ou périodes oratoires, qui décrivent le contenu des enseignements en vigueur dans le monde romanisé.

Dans la première phrase, il est question des études primaires et un peu des études secondaires :

<i>Ne nunc quidem mihi satis exploratum est : adamaveram enim Latinas, non quas primi magistri, sed quas docent qui grammatici vocantur ; nam illas primas, ubi legere et scribere et numerare discitur, non minus onerosas poenalesque habebam quam omnes Graecas.</i>	Même maintenant je ne l'ai pas encore suffisamment examiné : j'avais, en effet, adoré les études latines, pas celles qu'enseignent les premiers maîtres, mais celles qu'enseignent ceux qu'on appelle les grammairiens ; car ces premières études, où on apprend à lire, à écrire, à compter, je ne les tenais pas pour moins ennuyeuses et pénibles que toutes les études grecques.
---	--

L'enseignement primaire établit les rudiments du savoir (*legere, scribere, numerare*) ; il est dispensé en latin, et pourtant Augustin le présente comme aussi pénible que l'apprentissage du grec. Pour relier à ce qui précède, on remarque le chiasme formé par *Graecas litteras oderam / adamaveram Latinas*. C'est une construction rhétorique qui souligne les mots importants et reflète le caractère argumentatif de cet écrit. Les deux sortes d'enseignement, primaire et secondaire, sont examinées, successivement et en opposition, dans l'antithèse formée des mots *adamaveram* et *onerosas poenalesque* et la comparaison entre les études latines (*Latinas*) et les grecques (*Graecas*). Ces dernières sont considérées par Augustin, au moment où il rédige ses *Confessions*, comme inférieures en intérêt (présence du comparatif d'infériorité *minus ... quam*). Les adjectifs *onerosas poenalesque* soulignent le caractère rébarbatif de ces études, surtout quand on se rappelle que le maître utilisait la fêrule (baguette) et les verges pour châtier physiquement les mauvais élèves !

Dans la deuxième phrase, la même distinction se répète entre les études primaires et secondaires, mais avec une insistance péjorative sur ces dernières :

<i>Meliores tamen, quia certiores, erant primae illae litterae, quibus factum est et habeo illud, ut et legam, si quid scriptum invenio, et scribam ipse, si quid volo, quam illae, quibus tenere cogebam Aeneae nescio cujus errores, oblitus errorum meorum, et plorare Didonem mortuam, quia se occidit ob amorem, cum interea me ipsum in his a te morientem, deus, vita mea, siccis oculis ferrem miserrimus !</i>	Pourtant elles étaient meilleures, parce que plus solides, ces études primaires, grâce auxquelles il m'a été donné – et j'ai encore cette faculté – à la fois, de pouvoir lire, si je trouve quelque chose d'écrit, et de pouvoir écrire moi-même, si je veux écrire quelque chose ; [meilleures] que les études par lesquelles j'étais contraint de m'intéresser aux errements de je ne sais quel Énée, oublieux que j'étais de mes propres errances, et de pleurer la mort de Didon, parce qu'elle se tue par amour, alors que pendant ce temps je supportais, les yeux secs, misérable que j'étais, de mourir moi-même dans ces récits loin de toi, mon Dieu, ma vie !
---	---

Augustin rappelle l'utilité des études primaires qui procurent les enseignements de base : lire et écrire (réurrence des formes verbales *legam, scriptum, scribam* et mention du nom *litterae*) et qui sont durables (*factum est et habeo illud*). Quant aux études secondaires, elles dépendaient des grammairiens (*grammatici*) dont le programme d'enseignement était

entièrement littéraire. On y lisait et commentait les œuvres des grands écrivains latins, notamment Cicéron et Virgile, mais aussi Homère et les orateurs attiques. Car on apprenait le grec, la plus importante des langues vivantes d'alors, et dont la connaissance était presque indispensable aussi bien sur le plan culturel que dans la vie pratique : beaucoup d'esclaves et d'artisans étaient grecs (ce que déplorait déjà Juvénal dans ses *Satires* !). Dans le sud de l'Italie et la Sicile habitait une population grecque, et le grec dominait également dans la partie orientale de l'Empire romain (Alexandrie ayant été un pôle de savoir important, avant la période d'Augustin).

Lorsque l'auteur en vient à parler de ses études chez les grammairiens, il emploie de nombreux termes péjoratifs pour se qualifier, comme *oblitus*, *miserrimus*, ainsi que l'expression vague *nescio cujus*. Le verbe *cogebat* laisse penser qu'Augustin n'avait pas le choix à l'époque (j'étais forcé), mais qu'il désapprouve désormais totalement ses études littéraires. En effet, il y a le double sens et le jeu sur le mot *error* (et ses polyptotes : *errores*, *errorum*) : ce terme est d'abord profane et traduit les errances (à la fois les voyages et l'histoire d'amour tragique) d'Énée, dans l'*Énéide* de Virgile (en particulier la rencontre de Didon et Énée aux Enfers, chant VI), et ensuite religieux, car Augustin l'applique à sa conduite loin de Dieu, conduite qu'il appelle « errante » et « erreur ».

Les procédés stylistiques augmentent au fur et à mesure que Saint Augustin se rapproche du moment qui verra sa conversion, c'est-à-dire, selon lui, sa (re) naissance ; il oppose nettement sa vie profane et sa vie religieuse. Cela explique l'emploi d'une antithèse dans la partie finale du développement : la mort (avec pour champ lexical : *plorare*, *Didonem mortuam*, *se occidit*, *me ipsum morientem*), opposée à la vie (*deus*, *vita mea*), manifestée par l'amour de Dieu.

La dernière phrase de ce passage pose une question ; mais elle est purement rhétorique (et non problématique comme dans l'introduction) car Augustin donne la réponse en la posant :

<p><i>Quid enim miserius misero non miserante se ipsum, et flente Didonis mortem, quae fiebat amando Aeneam, non flente autem mortem suam, quae fiebat non amando te, deus, lumen cordis mei ?</i></p>	<p>En effet, quoi de plus malheureux qu'un malheureux n'ayant pas conscience de son malheur, et pleurant la mort de Didon, qui se produisait par amour pour Énée, mais ne pleurant pas sa propre mort, qui se produisait par défaut d'amour pour toi, mon Dieu, lumière de mon cœur ?</p>
--	---

C'est ici évidemment l'évêque chrétien qui parle ! Il a composé d'innombrables homélies (ou sermons) et son style est très oral, rhétorique, très proche de son public, qu'il interpelle tout en s'admonestant lui-même, une deuxième fois, au sujet de ce « gaspillage » d'enthousiasme pour la littérature d'amour profane, alors qu'il avait tant à découvrir de la littérature sacrée et de la parole de Dieu (Dieu étant défini comme étant Amour, dans le Nouveau Testament). Il critique encore son goût pour cette littérature païenne, loin de la Bible et de Dieu. D'ailleurs dans le traité *De doctrina christiana* (Sur l'enseignement chrétien) écrit vers 396, en abordant l'éducation chrétienne, il indique les grandes lignes d'une culture littéraire qui aurait dû, selon lui, être subordonnée à la Bible.

Pour accrocher son public, Augustin recourt aux effets sonores des symétries, telles que : *mortem quae fiebat amando // mortem quae fiebat non amando*. C'est une syntaxe relativement lourde, mais significative du latin d'Église, qui, pour faire comprendre son message aux fidèles, devait marteler les mots. On retrouve donc des jeux sur l'adjectif

polysémique *miser* (en écho à *miserrimus*) et ses dérivés (*miserius, misero, miserante*), ainsi que sur les champs lexicaux : Mort et Vie. Se rattachent au champ lexical de la mort : *flente x 2, mortem x 2*, tandis que celui de la vie comprend : *amando x 2, lumen cordis*. Cette fameuse antithèse rappelle les notions d'Éros et de Thanatos chez Platon (amour et mort) : Augustin, en effet, s'était aussi dirigé vers la philosophie néo-platonicienne, à laquelle il emprunte la métaphore de la lumière symbolisant la connaissance (*lumen*). Son antithèse annonce la célèbre formule de Blaise PASCAL (XVII^e siècle) qui écrit dans ses *Pensées* : « *Grandeur de l'homme avec Dieu. Misère de l'homme sans Dieu* », ou le cri mystique de Sainte Thérèse d'Avila, déplorant sa vie sur Terre, trop loin de Dieu : « *Je meurs de ne pas mourir* » (XVII^e siècle).

Pour conclure sur ce texte autobiographique, de registre épideictique et apologétique (car c'est à la gloire du christianisme), nous en rappellerons le caractère rhétorique qui se discerne dans les anaphores, les jeux de mots, les parallélismes, les antithèses. Adoptant un point de vue très strict, Augustin, sensible à l'innocence de l'enfance mais aussi aux « impuretés » du jeune adulte qu'il fut, critique sévèrement, au nom de la morale, le contenu de l'enseignement qu'il a reçu.

Les néophytes (nouveaux convertis), comme lui, étaient souvent iconoclastes (briseurs d'idoles), et Augustin sépare radicalement paganisme, qu'il juge « décadent », et christianisme, pour lui novateur.